

# Süda**k**a Magazine

#0 / Mai 2026

Auteurs et autrices d'Espagne et d'Amérique latine



« Publier sans murs. Publier en coopération. »

## Sujets :

- 2. La maison d'édition
- 3. Nouveauté : « *Quando nacen las ausencias* »
- 8. Biblioteca **K**lásica: Rubén Darío: **Azul**.
- 12. Collaboration : **María Soledad Murúa** – *Hielo Amor*
- 14. Critique littéraire par Jack Solo

## Nous vous présentons Südaka Editorial

**Südaka Editorial** ([www.sudaka-editorial.com](http://www.sudaka-editorial.com)) naît pour combler un vide dans le monde de l'édition, en mettant l'accent sur les nouvelles voix d'Amérique latine et d'Espagne.

Les tendances actuelles offrent de multiples possibilités : de l'autoédition au modèle de publication payant. Cependant, ces options compliquent souvent l'accès réel aux librairies.

Face à cela, nous proposons une **voie intermédiaire**.

**Südaka Editorial** ouvre de nouvelles possibilités de publication aux créateurs et créatrices, jeunes ou expérimentés, sans qu'ils aient à payer pour les services d'édition.

Nous voulons également nous faire l'écho des nouvelles technologies. C'est pourquoi nous misons sur le système **POD (Print on Demand)**, sans renoncer à atteindre directement les librairies, en promouvant nos auteurs au niveau local et international.

Pour le garantir, nous offrons une **sélection rigoureuse des manuscrits** et, bien sûr, une **ligne littéraire définie**.

Notre but est d'éditer de nouvelles voix et de rééditer celles qui nous ont précédés ; de travailler dans la langue originale et de traduire les écrits dans d'autres langues, principalement européennes.

Grâce à la diffusion littéraire en plusieurs langues, nous espérons toucher plus de lecteurs et plus d'auteurs qui veulent faire entendre leur voix dans plusieurs pays à la fois.



(Foto: judiha-cuba)

Nouvelle publication

## Nouveauté

### Cuando nacen las ausencias

Vicente de la Serna

ISBN: 9789403879994

489 páginas

€21,60



*Cuando nacen las ausencias* est un roman polyphonique qui tisse ensemble l'Holocauste, les dictatures latino-américaines et Gaza avec le fascisme du XXI<sup>e</sup> siècle. Un voyage à travers la mémoire, la douleur et la résistance. Six fins ouvertes.

### Critique de *Cuando nacen las ausencias*

le nouveau roman de Vicente de la Serna

#### Un pari sur la totalité

*Cuando nacen las ausencias* est un roman ambitieux. Son auteur, Vicente de la Serna, entreprend rien moins que de tracer un arc de l'Holocauste à Gaza, des dictatures latino-américaines au fascisme du XXI<sup>e</sup> siècle, et ce à travers une constellation de personnages couvrant trois continents et plusieurs décennies. Le pari sur la totalité — sur l'englobement de tout — est à la fois sa plus grande vertu et son risque le plus évident.

À une époque où le roman tend vers l'intime, le minimal, la retenue, *Cuando nacen las ausencias* s'inscrit dans une tradition plutôt dix-neuviémiste : celle de la fresque sociale, du roman qui veut expliquer le monde. Et il le fait avec une énergie narrative qui captive, même si parfois il se laisse déborder par sa propre ambition.

Le roman est construit comme une toile d'intrigues parallèles : celle du partisan juif Bern pendant la Seconde Guerre mondiale ; celle de son fils Anton dans l'Allemagne divisée ; celle des anciens guérilleros chiliens et argentins dans le présent ; celle du peintre Leo Tejada en exil allemand ; celle de l'entrepreneuse Katja à Berlin ; celle de l'extrême droite internationale lors de ses sommets secrets. À tout cela s'ajoutent une intrigue d'espionnage et une réflexion sur la manipulation religieuse.

La multiplicité des personnages est, par moments, écrasante. Pourtant, l'auteur parvient à donner à chacun une voix propre et à faire résonner leurs histoires entre elles. Les liens se révèlent patiemment, comme dans une partie d'échecs dont les pièces se déplacent sur différents plateaux avant de converger.

Bern est le personnage le plus réussi. Son arc atteint la plus grande densité psychologique : la culpabilité, la mémoire, l'impossibilité de distinguer l'ennemi réel du persécuté imaginaire. La figure du passeur qui l'accompagne tout au long de sa vie est une trouvaille narrative qui donne au roman une dimension presque mythique.



Foto: [Jan Huber](#)

***Les liens (entre les personnages) se révèlent patiemment, comme dans une partie d'échecs dont les pièces se déplacent sur différents plateaux avant de converger.***

Les personnages de l'intrigue latino-américaine — Miguel, Mariano, Cecilia, Leo — sont ceux qui soutiennent le présent politique du roman. Leur lutte contre le fascisme qui revient est le fil qui apporte le plus de tension et d'urgence. Cependant, à certains moments, le poids politique devient explicite et la narration cède la place au manifeste, ce qui peut être excessif pour certains lecteurs.

## La satire de l'extrême droite

L'intrigue de l'extrême droite internationale, avec ses sommets et ses conspirations, frôle la satire. Le sommet de Madrid et les scènes dans la maison de Tilo Weider (avec les mouches, le chat et les tétons) touchent au grotesque. Ce registre contraste avec la gravité des autres fils, mais a son efficacité : montrer le ridicule du pouvoir ne le rend pas moins dangereux — peut-être le rend-il plus sinistre.



Foto: [Jon Tyson](#)

## Les fins ouvertes

La décision de clore le roman par six fins alternatives est, sans aucun doute, son trait le plus original. Chaque fin développe l'un des fils du roman et offre une résolution (ou non-résolution) possible. Le lecteur peut choisir son propre dénouement ou accepter qu'ils sont tous valides, qu'ils se produisent tous simultanément dans quelque univers parallèle.

Cela répond à une conception de l'histoire comme quelque chose de non linéaire, qui ne se laisse pas enfermer dans un seul récit. Dans un monde où le fascisme impose sa version unique des faits, offrir des fins multiples est un acte de résistance.

Le risque est que le lecteur ait l'impression qu'aucune des histoires ne se termine vraiment. Le pari est délibéré, mais peut frustrer ceux qui recherchent une fermeture plus conventionnelle.

## Style et langue

La prose de De la Serna est héritière de la tradition réaliste latino-américaine, avec des incursions dans le réalisme sale (les scènes de violence et de sexe), dans la satire politique (l'extrême droite) et dans la réflexion philosophique (les dialogues de Bern avec le passeur). Le registre change selon l'intrigue, ce qui donne de la variété mais aussi un certain déséquilibre.

Les dialogues sont le point fort. L'auteur manie avec aisance les registres familiers de l'espagnol chilien et argentin, et donne à chaque personnage une voix reconnaissable. Les discussions entre Mariano et Cecilia, entre Leo et Manríquez, entre les anciens guérilleros argentins lors de la réunion finale, sont authentiques et vibrantes.

L'utilisation de l'italique pour les pensées est cohérente, bien qu'elle s'intensifie excessivement dans certains passages.

Le rythme est soutenu, avec des chapitres brefs qui maintiennent la tension.



Foto: [Renan Braz](#)

## **Inscription dans la tradition**

*Cuando nacen las ausencias* s'inscrit dans une tradition de roman politique latino-américain qui va de Mario Vargas Llosa (*La Fête au Bouc*, *Conversation à la Cathédrale*) à Roberto Bolaño ("2666", *Les Détectives sauvages*). Comme chez eux, il y a un regard lucide et désenchanté sur le pouvoir, la violence et l'histoire.

La structure des intrigues multiples qui convergent évoque aussi David Mitchell (*Cloud Atlas*) et la tradition du roman « système » qui tente d'englober la totalité du réel.

La figure du passeur, avec ses réflexions sur le temps et la répétition de l'horreur, rappelle la prose de Cioran, que l'auteur cite, et la tradition philosophique qui traverse le roman européen du XXe siècle.

Dans la représentation du nazisme et de sa continuité dans le présent, il y a des échos de Jonathan Littell (*Les Bienveillantes*) et de la littérature testimoniale. Mais De la Serna ne s'en tient pas au document ; il fictionnalise librement.

*Cuando nacen las ausencias* est un roman qui va susciter des réactions mitigées. Son pari politique est explicite, ce qui lui vaudra à la fois des lecteurs enthousiastes et des détracteurs. Dans un contexte où la polarisation est la norme, un roman qui se positionne ouvertement contre le fascisme et qui établit un parallèle entre l'Holocauste et Gaza ne laissera personne indifférent.

Sa principale force est son ambition. Son principal risque est la surcharge. Le roman veut trop dire, trop englober, et dans certains passages, la densité d'informations (politiques, historiques, philosophiques) pèse sur la narration. Cependant, l'auteur a du métier pour tenir l'ensemble, et les moments les plus intimes — la confession de Verónica à Miguel, la fuite d'Eva, le récit par Bern de la dixième mort — sont parmi les meilleurs de la littérature contemporaine en espagnol.

Le roman a un avenir. Il trouvera son public parmi ceux qui cherchent une littérature engagée, non comme un pamphlet mais comme une enquête sur les blessures du présent. Sa lecture exige un engagement, mais elle récompense par un regard complexe sur l'histoire qui ne se laisse pas tromper par les promesses d'une fin heureuse.

*Cuando nacen las ausencias* est un roman qui dérange. Il dérange par sa lucidité, son rejet de la neutralité, son obstination à montrer que le fascisme n'est pas un fantôme du passé mais une réalité active.

Il dérange aussi par sa structure, son ambition, ses six fins ouvertes qui refusent de clore l'histoire.

Mais la littérature qui dérange est celle qui dure. Elle ne fera pas l'unanimité, mais elle sera retenue. Et ses meilleurs personnages — Bern, Eva, Mariano, Cecilia — resteront dans la mémoire du lecteur comme des témoins d'un siècle qui n'en finit pas de passer.

***Cuando nacen las ausencias* est un roman qui dérange.**

**Il dérange par sa lucidité, son rejet de la neutralité,  
son obstination à montrer que le fascisme  
n'est pas un fantôme du passé mais une réalité active.**

## Biblioteca Klásica

Avec ce livre, **Südaka Editorial** commence la réédition d'auteurs classiques. Nous lançons notre **Biblioteca Klásica**.

**Azul**, Rubén Darío.



Rubén Darío (1867-1916) es considerado el príncipe de las letras castellanas. \*Azul\* está disponible en numerosas ediciones y sigue siendo una lectura fundamental para entender el origen de la poesía contemporánea.

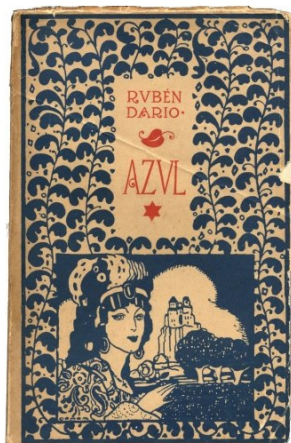
### **Azul: L'étincelle qui a changé pour toujours la littérature en espagnol**

C'était en 1888. Un jeune Nicaraguayen de seulement vingt et un ans, nommé Félix Rubén García Sarmiento — mais déjà connu dans les cercles littéraires sous le nom de **Rubén Darío** — publiait à Valparaíso, au Chili, un livre qui, en apparence, était une modeste collection de contes et de poèmes. Son titre était bref et évocateur : *Azul*.

Personne, pas même l'auteur, ne pouvait imaginer alors que ces pages deviendraient l'acte de naissance d'une révolution littéraire : le **Modernismo**. *Azul* n'était pas qu'un livre ; c'était le manifeste d'une nouvelle sensibilité, le cri d'un continent qui souhaitait laisser derrière lui l'héritage colonial et — surtout — la sécheresse du réalisme du XIXe siècle pour plonger dans une mer de beauté, de musique et de couleurs.

## Le voyageur qui a apporté les cygnes

Rubén Darío était un poète précoce, un lecteur vorace qui avait dévoré les romantiques français, les Parnassiens et les Symbolistes. À cette époque, Paris était la capitale du monde artistique, et Darío, tel un alchimiste, décida de transfigurer l'élégance de la poésie française (Gautier, Verlaine, Baudelaire) dans la langue de Cervantès.



El título Azul no fue casual. Para Darío y sus contemporáneos, el azul era el color del ideal, de lo infinito, del arte por el arte.

Mais Darío ne se limita pas à traduire. *Azul* est une œuvre profondément originale dans laquelle l'auteur explore de nouveaux territoires : le monde des rêves, la mythologie grecque, les contes de fées et les princesses mélancoliques. Sur ses pages, le vers se libère des règles rigides du Romantisme tardif et expérimente des métriques audacieuses, créant une musique verbale jamais entendue auparavant en espagnol.

## De quelle couleur est le Modernismo ?

Le titre *Azul* n'était pas un hasard. Pour Darío et ses contemporains, le bleu était la couleur de l'idéal, de l'infini, de l'art pour l'art. C'était l'antidote au gris de l'utilitarisme et du positivisme bourgeois. Dans la préface du livre (écrite par le critique chilien Eduardo de la Barra), le bleu est défini comme « la couleur du rêvé, de l'artistique et du grec ».

Le livre se divise en deux sections principales :

1. **Contes et récits** (*El año lírico* / « L'année lyrique ») : Darío y montre sa facette de prosateur. Dans des contes comme *Le roi bourgeois* ou *La Nymphe*, il critique la société matérialiste qui ne comprend pas l'art, tout en créant des atmosphères oniriques avec des marquises versaillaises et des faunes poursuivant des nymphes.
2. **Poèmes** : Comprend des joyaux comme *Primaveral* (Printanier), *Estival* (Estival) et *Autumnal* (Automnal) — des poèmes dédiés aux saisons — et la célèbre *Sonatina*. Dans cette dernière, Darío dépeint une princesse triste, prisonnière d'un palais doré, qui soupire après un prince qui ne vient jamais. Elle est l'archétype du héros moderniste : l'âme belle blessée par la vulgarité du monde.

A person stands in profile on a path in a dark, misty landscape at night. The person is wearing a dark coat and has their head tilted upwards. The background is filled with dark trees and a soft, hazy light source, possibly a moon or a distant light, creating a melancholic and atmospheric scene.

VICENTE DE LA SERNA

CUANDO NACEN  
LAS AUSENCIAS

Südaka Editorial

## La révélation de Paris

Une anecdote célèbre illustre l'impact de l'œuvre. L'année suivant sa publication, Darío se rendit à Paris et rencontra le grand poète français Paul Verlaine. Verlaine, fasciné par la musicalité des poèmes, lui serra la main et l'embrassa. Pour Darío, ce geste fut la consécration : son rêve d'unir la langue espagnole au rythme universel de la poésie était réalisé.

## Un héritage qui perdure

Avec le temps, Rubén Darío écrivait des chefs-d'œuvre encore plus complexes (comme *Prosas profanas* et *Cantos de vida y esperanza*), mais *Azul* conserve la fraîcheur d'une aube. Tout le Modernismo est contenu là en germe : le cygne, la princesse captive, la fuite vers la Grèce antique, l'ennui aristocratique et la recherche obsessionnelle de la perfection formelle.

Lire *Azul* aujourd'hui, c'est assister au moment exact où la poésie hispanique cessa de regarder le sol pour lever les yeux vers le ciel. Ou plutôt, vers cette couleur magique qui, selon Darío, est la seule patrie possible pour un véritable poète : le bleu de l'art.

« *Jeunesse, divin trésor, tu t'en vas pour ne plus revenir !* » écrivit-il plus tard, mais dans *Azul*, la jeunesse littéraire de l'Amérique latine commençait — et son éclat ne s'est jamais éteint.



Imagen del libro „Azul“

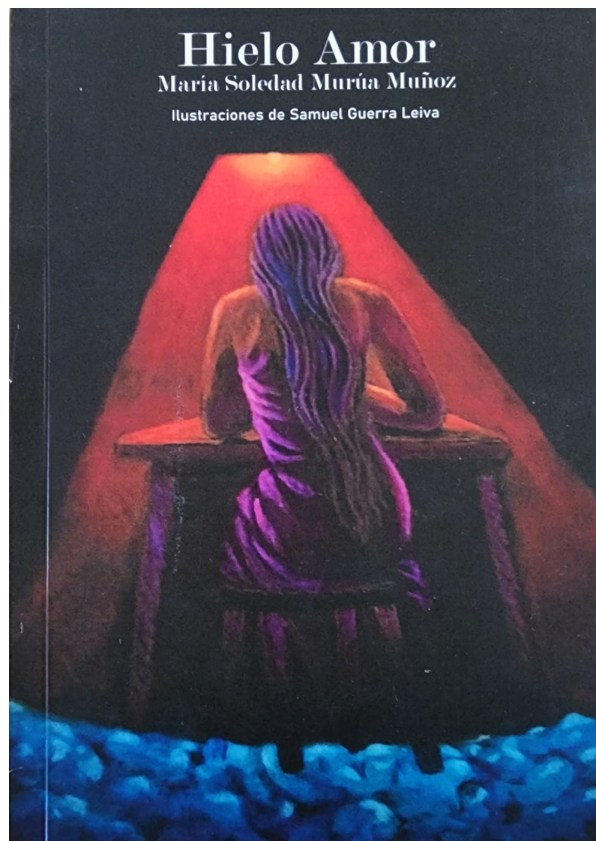
Collaboration : Poésie

María Soledad Murúa

**Hielo Amor**

ISBN: 9789569283758

Lagar Editores.



Hielo Amor

**Par Jorge Coulón\***

Un corps fait d'étoiles, une mémoire taillée dans la neige, un amour qui survit à l'extermination.

Ce livre est une constellation de poèmes nés à l'intersection de la passion et de l'effroi. Soledad Murúa écrit avec la chair et la mémoire, tissant l'enfance, le désir, la dictature, la disparition, la quête, le cosmos et la résistance.

De la porte qui donne sur la cour jusqu'à l'abîme sidéral, de la robe de velours bleu aux chaussures qui ont accompagné les nuits de l'amour et parcouru la nuit de la terreur, chaque vers est une tranchée lumineuse contre l'oubli.

Dans ces poèmes, on s'embrasse, on meurt, on chante, on souffre, on lutte. Mais surtout : **on aime**.

Et même si la glace recouvre les os, l'amour — celui qui remplit les lits d'hirondelles — persiste.

Lire *Hielo Amor*, c'est entrer dans un paradoxe troublant : la beauté non seulement survit à l'horreur, mais parfois naît d'elle et l'évoque. Cette fleur de tendresse qui pousse parmi les ruines nous oblige à nous demander si chanter est une forme de résistance, si aimer peut aussi être une forme de justice.

Ce livre est un rituel de retrouvailles avec ceux qui furent, avec ceux que nous sommes encore, avec ceux qui continuent d'être en nous. Et avec cette part de nous-mêmes qui, encore blessée, encore tremblante, continue d'essayer de vivre dans la tristesse.

\* Membre du groupe chilien **Inti Illimani**

### TON PEUPLIER

Tu mords ma bouche  
tu glisses tes dents aiguïées  
sur la chair de mes lèvres  
et tu humectes avec ta langue  
l'épaisseur de mes mots

Tu lèches mon cou  
mes pores s'inondent d'eau salée  
collée à tes os  
je me répands insolente sur ton corps

Effervescents, nous nous embrassons

Ton peuplier avec son grand œil  
me regarde à l'intérieur  
malgré la fièvre  
je suis pâle de peur

Tes fluides  
tes arômes  
tes saveurs  
s'imprègnent dans les parois de ma chair  
et je ne serai plus jamais la même

### AVANT D'OSER M'AIMER

Nous pourrions passer toute la nuit à nous aimer  
dormir muets, impassibles et sereins  
parmi les vents de cet univers copieux  
l'un à côté de l'autre  
comme une ardente langue de feu

Je pourrais passer toute la nuit  
à remercier la Voie lactée  
que tu sois à côté de moi  
je te contemplais pendant que tu dormais  
et je pensais  
à tout cet univers que tu étais

à toute cette lumière qui habitait en toi  
et à tous ces millions de rêves  
nichés dans tes os

Toi  
avant de rire avec moi  
avant d'oser m'aimer  
tu avais pleuré pendant quelques siècles

© Sūdaka Editorial

Critique

## **K**ritique littéraire

### **L'éveil : Le dégoût comme ouverture**

Par **Jack Solo**, critique littéraire

Je ne sais pas comment ce roman continue. Personne ne m'a raconté la fin. Personne ne m'a dit si Javier Lavín deviendra président, si Pedro Cornejo accomplira son attentat, si Melina restera la seule femme que l'homme d'affaires soit capable d'aimer (même s'il doit la payer). J'arrive à ce premier chapitre comme arrive n'importe quel lecteur : sans rien savoir, avec une curiosité intacte, avec la confiance placée dans un écrivain anonyme (son nom n'a pas d'importance) qui sait où il nous emmène.

Ce que je sais, après avoir lu *L'éveil*, c'est que je vais continuer à lire. Non pas parce que les personnages me sont sympathiques — au contraire, Lavín provoque un dégoût presque physique —, mais parce que la prose a l'honnêteté de ne pas déguiser son pari : il n'y a pas de héros ici. Il y a un homme qui se lève, se retire une chassie de l'œil et, avant de penser au pays, pense à son érection matinale. La dictature, pour lui, est une rumeur de fond. Sa véritable tragédie est d'être marié à une sainte.

Telle est l'invitation que *L'éveil* fait au lecteur. Elle n'est pas confortable. Elle est délibérément inconfortable. Mais la bonne littérature l'est souvent.

***L'éveil* pose une hypothèse :  
La banalité du mal  
n'est pas seulement un concept philosophique.  
C'est une routine.**

#### **Le quotidien du mal**

Commençons par le titre. *L'éveil* pourrait être celui de Lavín, qui ouvre les yeux. Mais il pourrait aussi être celui du lecteur, qui est invité à ouvrir les siens sur quelque chose qu'il savait déjà mais préférerait ne pas regarder : que les complices de la dictature ne sont pas des monstres, mais des hommes d'affaires ayant des problèmes conjugaux. Que le mal, dans sa forme la plus efficace, ne consiste pas à tuer directement, mais à passer son chemin, à ne pas vouloir voir, à se soucier plus de l'éclat de la Mercedes que du vieil homme qui la lave. *L'éveil* pose une hypothèse : la banalité du mal n'est pas seulement un concept philosophique. C'est une routine. C'est l'érection inutile d'un type qui pourrait tout avoir et ne sait pas quoi faire de son désir.

Lavín regarde son pyjama. Frustré, il contemple le renflement de son inutile érection matinale. Il se tourne vers le lit. Il a l'intention saugrenue d'avoir des rapports sexuels avec sa femme. Mais il ne peut pas : Ernestina, cette sainte, lui en a interdit l'entrée « à double tour » depuis près de deux décennies. La phrase est brutale dans son économie : la femme qui devrait être sa compagne est une gardienne de la loi divine. Et Lavín, qui pourrait demander le divorce, qui pourrait se rebeller, ne fait que se plaindre en silence et penser à Melina, la prostituée.

Le chapitre est un catalogue de petites misères. Rien de ce qui se passe dans ces pages n'est extraordinaire. Un homme se lève. Se masturbe. Boit un café instantané. Va au bureau. Mais dans ce quotidien, le narrateur tisse un réseau de références politiques qui, chez un autre écrivain, pourraient être un bruit de fond. Pas ici. « Les protestations sociales augmentaient. Malgré la répression massive et sélective, la vague de mécontentement social ne faiblissait pas. » La phrase apparaît, presque comme une parenthèse, entre la contemplation du pyjama et la décision de ne pas se masturber. La répression n'est pas le thème principal de Lavín ; elle est le climat, la température. Le lecteur, cependant, sait que cette température est celle d'un pays en ébullition. Le roman lui demande de maintenir cette tension : ce qui pour Lavín est une rumeur lointaine, pour d'autres (pour les Pedro Cornejo qui ne sont pas encore apparus) est une question de vie ou de mort.

Foto: [Valeria Nikitina](#)



### **Le personnage : Lavín, ce minable**

La grande réussite de *L'éveil* est de présenter un protagoniste qui, au lieu de gagner la sympathie du lecteur, provoque un rejet immédiat. Ce n'est pas un antihéros tragique à la manière des classiques russes. C'est un médiocre. Son ambition présidentielle ne naît pas d'une vocation de service, mais d'un mélange de pression familiale (sa femme le pousse), de calcul opportuniste (la mort de Pinochet comme condition de possibilité) et d'un besoin diffus de reconnaissance. « Coûte que coûte », se surprend-il à dire à voix haute. Puis il se couvre la bouche. Son courage dure une seconde.

Ce geste définit tout le chapitre : Lavín est un homme qui ne peut même pas soutenir ses propres pensées audacieuses. Son « petit rire idiot » — un trait que le narrateur souligne avec justesse — est le son de l'imposture. Il rit parce qu'il ne sait pas quoi faire d'autre. Il rit parce que le rire est un bouclier contre le vide. Il rit parce qu'au fond, il sait qu'il est un type sans qualités.

**Et pourtant, ce type sans qualités  
a le pouvoir de faire rester le lecteur.**

**Pourquoi ?**

**Parce que l'écrivain a compris quelque chose de fondamental :  
le dégoût aussi rend accro.**

Nous voulons voir jusqu'où va l'hypocrisie de cet homme. Nous voulons savoir si Melina lui donnera la consolation qu'Ernestina lui refuse. Nous voulons découvrir si la candidature présidentielle est un délire ou une possibilité réelle. Lavín n'est pas un personnage que nous voulons accompagner ; c'est un personnage que nous ne pouvons pas nous empêcher de regarder. Comme un accident sur la route. Comme le voisin du cinquième étage dont nous savons qu'il est corrompu mais dont le cynisme nous fascine.

### **Le contexte : Pinochet comme ombre**

Pinochet n'apparaît pas dans ce chapitre. Il n'est que mentionné : « une fois que Pinochet se serait retiré de la politique ou simplement mourrait — et il se signait au moment même d'y penser ». Ce signe de croix résume la relation de Lavín avec le dictateur : il le respecte (ou fait semblant de le respecter), il le craint et, surtout, il l'attend au cimetière. Sa candidature dépend de la mort du tyran. Il n'est pas un opposant ; c'est un charognard.

Le geste de se signer en pensant à la mort de Pinochet est un de ces détails qui font la grandeur de la petite littérature. Lavín n'est pas athée ; il utilise la religion comme une assurance. Il se signe pour que Dieu ne le punisse pas d'avoir souhaité la mort d'autrui, mais ce souhait reste là. L'hypocrisie est l'air qu'il respire.

Le chapitre n'a pas besoin de plus de contexte politique. En une seule phrase, le narrateur situe Lavín dans un moment historique précis : la dictature des années quatre-vingt, l'attentat contre Pinochet (qui a lieu après ce chapitre, mais que le lecteur pressent déjà), la transition comme affaire. Lavín n'est pas un collaborateur exceptionnel ; il en est un parmi tant d'autres. Sa médiocrité est ce qui le rend représentatif.

## Ce que le chapitre promet (et ne tient pas)

*L'éveil* promet au moins cinq choses dont le lecteur attendra le développement :

1. **La candidature présidentielle** : Lavín veut être président. Va-t-il être en concurrence avec Moreira ? Avec Noboa ? Husmán soutiendra-t-il l'un d'eux ? La course au fauteuil d'O'Higgins est un thriller politique qui commence déjà à se dessiner.
2. **Le triangle amoureux** : Ernestina, Melina, Lavín. Une sainte, une putain et un indécis. Le roman laisse entrevoir un conflit qui pourrait être mélodramatique, mais qui devient politique quand nous comprenons qu'Ernestina représente l'ordre religieux et Melina le désir refoulé. Lavín est pris entre le salut (la sainte) et la chute (la putain). Il ne sait pas laquelle choisir ; peut-être veut-il les deux.
3. **La dictature comme toile de fond** : Les protestations, la répression, le mécontentement. Le chapitre les effleure à peine, mais le lecteur devine que ces éléments gagneront du terrain. Lavín sera-t-il touché par la grève générale ? La dictature va-t-elle l'utiliser ou le jeter ?
4. **La complexité de la culpabilité catholique** : Le signe de croix de Lavín est un geste automatique, presque un tic. Croit-il ou ne croit-il pas ? Le chapitre ne répond pas. Mais il promet d'explorer la relation entre religion et pouvoir, entre péché et politique.
5. **La question du mal** : L'épigraphe de Mankell résonne à chaque page. Lavín n'est pas un homme mauvais au sens extrême ; il ne torture pas, il ne tue pas. Mais il profite de la torture et de la mort. Son acquiescement, son indifférence, son manque de curiosité pour la souffrance d'autrui : est-ce le mal ? Le roman semble dire que oui. Le mal quotidien, celui du bureau, celui du « petit rire idiot », est le plus difficile à combattre car il n'a pas le visage d'un monstre.

Aucune de ces promesses n'est tenue dans *L'éveil*. Parce qu'un premier chapitre ne doit pas les tenir ; il doit les lancer comme des hameçons. Le lecteur qui ferme ces pages sait qu'il y a de la matière pour continuer. Et il veut continuer.



Foto: [Vinicius Dattwyle](#)

## **Le style : L'inconfort comme méthode**

Le narrateur est omniscient, mais pas tout-puissant. Il sait ce que Lavín pense (nous savons qu'il pense à Melina en se masturbant, qu'il se sent « pécheur », que la brume matinale ne lui remonte pas le moral), mais il ne le juge pas. Ou du moins pas explicitement. Le jugement est dans la juxtaposition : un paragraphe parle de la répression massive ; le suivant, de l'érection inutile. Le lecteur doit relier les points.

Tel est le pari stylistique de *L'éveil* : montrer, pas dénoncer. La dénonciation est pour les éditoriaux. La littérature, quand elle est bonne, fait confiance au lecteur pour sentir le poids de ce qui n'est pas dit.

Et ce qui n'est pas dit dans ce premier chapitre est presque plus important que ce qui est dit. Qui est Melina ? Comment Lavín l'a-t-il rencontrée ? Pourquoi reste-t-il marié à une femme qui le rejette ? Que ressent-il vraiment pour Ernestina ? Y a-t-il un quelconque signe de culpabilité d'avoir enrichi grâce à la dictature ? Le silence du narrateur sur ces questions n'est pas une omission ; c'est une invitation. Le lecteur doit continuer à lire pour le découvrir.

## **Une bobine de fils lâches**

*L'éveil* se termine avec Lavín qui décide de prendre un Nescafé et d'aller tôt au bureau. C'est une fin délibérément anticlimatique : pas de révélation, pas de catharsis, pas de retournement qui laisse le lecteur sans souffle. Il y a une porte entrouverte.

Mais cette porte mène à une bobine de fils qui commencent déjà à se dérouler. La relation avec Melina, l'ambition présidentielle, le mépris pour l'épouse sainte, les relations avec les amis puissants, l'indifférence face à la répression, la religion comme mécanisme de gestion de la culpabilité. Tout cela est dans le premier chapitre, à l'état embryonnaire. Le lecteur qui décide de continuer ne sait pas ce qu'il trouvera, mais il devine que ce sera complexe, contradictoire, inconfortable.

Je ne sais pas comment ce roman continue. Je ne sais pas si Pedro Cornejo apparaîtra dans le deuxième chapitre ou dans le dixième. Je ne sais pas si Lavín obtiendra son immeuble emblématique, si Melina l'abandonnera, si la dictature tombera ou se perpétuera. Je sais seulement que *L'éveil* a fait ce que tout bon premier chapitre devrait faire : transformer un type méprisable en un personnage qui mérite d'être accompagné. Il y est parvenu grâce à l'honnêteté, à l'ironie et à une foi inébranlable que le lecteur n'a pas besoin qu'on lui dise quoi ressentir : il le ressentira lui-même.

La question à laquelle le critique peut répondre sans crainte de se tromper est celle-ci : si *L'éveil* est un échantillon du ton et de la qualité du reste, alors *Un Tedeum para la muerte* sera un roman qui dérange, qui provoque, qui rappelle aux lecteurs que la littérature n'est pas un refuge mais une blessure. Et que parfois, les meilleures blessures sont celles qui ne cicatrisent jamais complètement.

## **Jack Solo**

Critique littéraire

Extrait de : *Un Tedeum para la muerte* (Vol I)  
de Vicente de la Serna

(Livre en cours d'édition)

## Voulez-vous collaborer avec Südaka Magazine?

Au **Südaka Magazine**, nous croyons que notre continent palpite d'histoires qui méritent d'être racontées. Des livres qui interpellent, du cinéma qui secoue, du théâtre qui réveille, de l'art qui transforme et des opinions qui osent dire ce que les autres taisent.

C'est pourquoi nous ouvrons nos portes aux voix courageuses. À celles qui écrivent avec l'âme, à celles qui observent avec un regard critique, à celles qui osent questionner, sentir, créer.

Si vous avez quelque chose à dire, vous êtes à la bonne place.

Vous pouvez nous envoyer :

- Des articles sur les livres, le cinéma, le théâtre, l'art ou l'opinion.
- Des textes qui reflètent la réalité diverse, complexe et vibrante de notre continent.
- Des essais brefs, des critiques, des chroniques, des réflexions personnelles ou des analyses avec une perspective propre.

Vous n'avez pas besoin d'être un critique consacré. Vous avez seulement besoin d'avoir une voix et l'envie de l'utiliser.

### Comment collaborer ?

Envoyez-nous votre article à : [info@sudaka-editorial.com](mailto:info@sudaka-editorial.com)

S'il est sélectionné, nous lui donnerons une large diffusion via nos réseaux sociaux, notre site web et notre communauté de lecteurs.

**Südaka Magazine** est une rencontre, un territoire de mots sans peur.

**Rejoignez-nous. Notre continent a besoin de ceux qui osent.**

**Note :** Ce magazine est distribué gratuitement. Il peut être partagé en mentionnant les droits éditoriaux.

Web: [www.sudaka-editorial.com](http://www.sudaka-editorial.com)  
Email: [info@sudaka-editorial.com](mailto:info@sudaka-editorial.com)



VICENTE DE LA SERNA

24+1 PODCAST  
FÜR VAN GOGH